

là, je me retrouvais bientôt à accompagner de nouveaux étudiants dans leur parcours associatif. De nouveaux mots apparaissaient au fur et à mesure de mon parcours : solidaire, éducation, citoyenneté, militantisme, populaire, Démocratie...

Mais entre une réunion et un congrès, une action et une soirée-débat, il fallait retourner en cours, poursuivre le stage...

La pédagogie des Professeurs

Je ne me suis pas rendu compte tout de suite de ce que m'apportait cet engagement associatif pour mes études. Lorsque j'ai débuté l'externat, et donc les stages hospitaliers, j'ai vite découvert le côté « soupape » de ce passe-temps.

Mais j'ai aussi appliqué à ma pratique débutante ce que j'avais acquis et que la faculté n'avait pas su m'enseigner : travailler en équipe, accepter la confrontation des idées, respecter l'Autre, stimuler mon esprit critique... C'est d'ailleurs dans ce monde associatif bénévole que j'ai entendu parler de « démarche pédagogique », ce concept sans doute flou pour les professionnels de nos facultés et centre hospitalo-universitaire.

Inconsciemment, j'avais été cherché ce qui man-

quait dans ma formation : espace de réflexion, ouverture d'esprit, pouvoir d'agir, d'imaginer, de proposer. Alors que le stage hospitalier devrait être un lieu de compagnonnage, j'avais l'impression de n'être qu'un pantin dérangent. Les seuls rôles accordés aux externes étaient des tâches administratives sans grand intérêt. C'est en dehors de la faculté et de l'hôpital que je pouvais être considéré comme un adulte, comme un citoyen responsable. Au sein des études, il fallait juste attendre que le temps passe...

Je garde malgré tout l'espoir d'être un médecin ayant pour priorité dans le soin l'Humain. Je ne peux pas concevoir l'idée que je serais un médecin « robotisé » comme j'ai pu en croiser et comme le fameux ECN essaie de produire à travers ses grilles de cotation. Je sais que durant l'internat, j'apprendrai beaucoup, que ce soit à l'hôpital ou ailleurs si nécessaire...

Reste à savoir comment se forment les étudiants qui s'en tiennent aux discours de la faculté ? Quels professionnels de santé deviendront-ils ? Quand les responsables de notre enseignement accepteront-ils la remise en cause ? —

Dans la neige avec les loups

■ **Martine Lalande**, médecin généraliste

Une amie me l'avait offert pour ma thèse, j'en ai une pile sur une étagère, comme cadeau de fin de stage pour les étudiants, ou pour les enfants de copains qui se lancent dans les études de médecine... ou encore comme lecture pour les participants à un séminaire de formation de maîtres de stage. *Récits d'un jeune médecin* de Mikhaïl Boulgakov, textes écrits en 1919, publiés en feuilleton dans des revues, réunis dans un livre, retracent l'expérience vécue de l'auteur, médecin à 23 ans dans une province de Russie au début du siècle. Boulgakov vient de terminer ses cinq années d'études de médecine, qu'il a réussies avec de très bonnes notes aux examens, et a signé un engagement pour un poste dans un petit hôpital de campagne. Il débarque, frigorifié, fait connaissance avec l'officier de santé et les deux sages-femmes qui vont l'aider à prendre en charge toute la population du district. Il devient à la fois consultant, chirurgien et médecin hospitalier, soignant jusqu'à cent patients par jour et trente hospitalisés, sans compter les interventions. La pharmacopée est minimale : camphre, morphine, chloroforme, belladone et pommade au mercure pour la syphilis... Le récit est épique, dans une verve que ceux qui ont lu *Le Maître et Marguerite* reconnaîtront, directe, vivante et sensible. Il décrit avec autant de précision les interventions (totalement improvisées) que les trajets en traîneau dans les tempêtes de neige, embourbé dans les congères ou poursuivi par les loups... Mais ce qui frappe et rend ces textes très actuels, c'est la description, tellement authentique et proche, de ses angoisses devant les décisions à prendre, ses affres face à l'incertitude et le risque d'erreur, ses cauchemars après une intervention ou un échec. On le suit quand il va chercher dans ses livres, on souffre avec lui quand il ne dort pas avant d'avoir vérifié que le patient est encore vivant, quand il demande l'avis d'un confrère rencontré à des kilomètres, honteux de n'avoir pas su faire. On reconnaît tous ses doutes, angoisses de la nuit, soulagements et désespoirs selon l'issue, colère aussi de ne pas avoir réussi à se faire comprendre d'un patient qui ne se soigne pas (la syphilis, racontée comme aujourd'hui on peut s'angoisser à propos du Sida...). Un vrai plaisir de lecture qui, s'il est daté et tellement plus épique que ce que nous vivons dans notre exercice, témoigne de façon très subtile des défis de l'application du savoir acquis, toujours insuffisant et décalé, aux situations réelles de la vie. —